

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Entre Miron et les Modernités
Plein Soleil de Louis LeRiche

Maurice Soudeyns

Number 34, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Soudeyns, M. (1984). Review of [Entre Miron et les Modernités : *Plein Soleil* de Louis LeRiche]. *Lettres québécoises*, (34), 99–99.

Entre Miron et les Modernités

Plein Soleil*

de Louis LeRiche



La maison franco-ontarienne Prise de Parole a fait paraître un recueil posthume de Louis LeRiche, intitulé: *Plein soleil*.

Si l'auteur est né à Sturgeon Falls, ses nombreux séjours au Québec, dans les années soixante, ont profondément marqué son style. Pour bien comprendre le poète et son œuvre, il faut se reporter aux modèles culturels de l'époque. En droite ligne, il y avait: Brassens, Ferré, Dylan, les Beatles, Leclerc et Vigneault; à l'arrière-plan: Michaux, Cendrars, Prévert, Faulkner, Cocteau, Miller et Géraud pour certains; puis, comme figures de fond, un certain Jean-Paul Sartre, dont nous avons hérité, en retard, des aventures existentialistes, et une Simone de Beauvoir omniprésente.

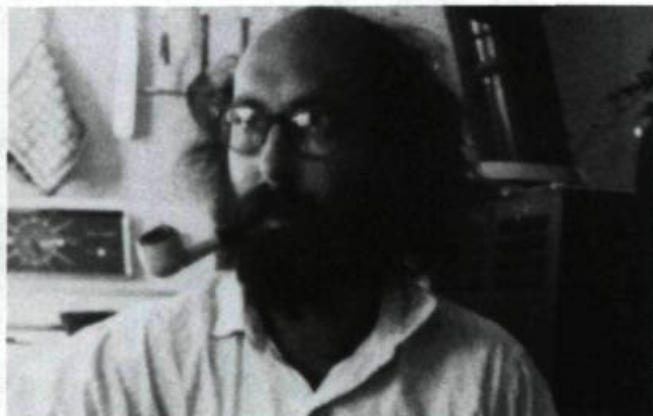
C'est que LeRiche n'était pas que poète, il était aussi ce que nous appelions «un chansonnier», un interprète et un conteur doublé d'un bon vivant. En somme, un individu capable de saisir la réalité autrement que par le trou d'une serrure.

Au moment où je l'ai connu, c'était aussi le temps de la «bohème» et des petits cafés secs (sans permis d'alcool). L'anarchisme faisait bon ménage avec le matérialisme dialectique: joyeux mélange de notions confuses (parfois explosif), que nous interprétions au mieux, tandis que, de la Californie, tout doucement, nous arrivaient les Beatniks.

Il est donc normal aujourd'hui que *Plein soleil* nous paraisse descendre d'un autre âge... Ils étaient pourtant plusieurs sur la corde raide, entre Gaston Miron et la Modernité naissante.

Cette période de bousculade a bien duré une dizaine d'années. Si elle est passée inaperçue, c'est que d'une part, on la connaît mal, et que d'autre part la Modernité est douée pour le tambour... Elle n'a peut-être pas posé beaucoup de questions, mais elle a assuré un lien historique important (tous les poètes ne font pas dans le nationalisme ou dans la linguistique). C'est de cette génération qu'est né Louis LeRiche, la première à avoir fait face à la double réalité culturelle: américaine et française. On allait brasser des idées, peu importe lesquelles.

Parmi celles-là: le partage entre les grands espaces et la ville, car nous n'en étions pas encore au «retour à la terre», et pas davantage à la consécration de



Louis LeRiche

la ville. On trouvera chez le défunt poète cette alternance constante entre la ville et la campagne.

- p. 40 Arbre, dis-moi ton nom de soir souffrant ton nom de forêt pleine, ton nom de feuilles du ciel
- p. 49 Hommes repus de grimaces de limaces reptiles cosmopolites guidés cravatés brouteurs de salons, grinceurs de dentelles romanichels de show-biz à la foire de la compétition.
- p. 44 (...) Montréal n'a pour moi qu'un seul visage que je ne connais pas et qui pourtant m'entoure partout dans les rues, les magasins, les autobus. C'est drôle ce qu'on peut vivre sans se regarder.
- p. 14 La rivière Blanche encercle comme un ruban de poissons la campagne lente où meurent avec mon grand-père les souvenirs de pipe et de chansons (...)

Comme Prévert, Louis LeRiche en avait contre le clergé, et comme Brassens, il ne portait pas l'institution du mariage dans son cœur. Avec sa finesse d'esprit et son ton ironique, il ne prisait guère mieux la politique.

- p. 12 Ô mon Afrique, tu t'es parée de tes plus joyeux bijoux, tu t'es mise alentour de tes plus beaux atours, tu as fait la belle devant ton maître (...)
- (...) il aurait mieux valu organiser un bingo, monseigneur, lui explique son nonce africologique accoté (...)
- p. 20 Jenny la pute habillée de satin a dessiné des côtes de sardines sur les roches du chemin a donné à ses cheveux rouillés des ondulations d'algues a peint le ciel en aquarelle de soleil couchant l'a donné en aquarium à son corps marin.

LeRiche nageait en plein surréalisme, du moins, dans ce qu'il en restait: Breton commençait à disparaître, Aragon continuait de «frapper» là où il pouvait, seul Éluard résistait. Mais Ginsberg et Cohen commençaient à faire du bruit.

- p. 51 (Changer la mythologie de Nerval, la mythologie grecque pour notre mythologie: James Bond, Tarzan, Coca-Cola)
- Moby Dick avait flairé ses propres traces perdues avec l'écho des cachalots sur son chemin de Mexico ho ho (...)

Ce que Louis LeRiche a vu finalement, ce sont les hommes et les femmes de son temps. Il les a vus en marche et en a fait presque des caricatures.

Le chef-d'œuvre de Louis LeRiche, dans son genre comme on dit, c'est sûrement ce petit poème de rien du tout, en page 46.

Ô France mon Angleterre!

(...) Ô France ma taupe c'est toi qui alanguis c'est toi qui prospères dans mon néant océan beautipitude pithécantropique fragment de ma France pillée dans le plus anglosaxon de mes souliers fermentés durs sur mon cœur mouillé (...)

* Éd. Prise de Parole, Sudbury, Ont. 1983.